



# Mercredi, folle journée !

de Pascal Thomas

## Fiche technique

France - 2001 - 2h07 -  
Couleur

Réalisateur :  
**Pascal Thomas**

Scénario :  
**François Caviglioli**  
**Nathalie Lafaurie**  
**Pascal Thomas**

Musique :  
**Marine Rosier**

Interprètes :  
**Vincent Lindon**  
(Martin Socoa)  
**Alessandra Martines**  
(Madame Socoa)  
**Victoria Lafaurie**  
(Victoria)  
**Catherine Frot**  
(Sophie)  
**Olivier Gourmet**  
(Denis Pelloutier)  
**Anne Le Ny**  
(Marie Pelloutier)



Vincent Lindon (Martin Socoa) et Victoria Lafaurie (Victoria)

## Résumé

Les parents ne le savent pas, mais le mercredi, c'est le seul jour de la semaine où les enfants vivent de façon autonome. C'est ce que Pascal Thomas raconte dans une comédie enjouée et tendre, **Mercredi**. On y voit une petite fille et son père qui se poursuivent et qui s'égarent, des enfants qui fuguent et qui se perdent. Et des adultes qui se cherchent et se découvrent...

## Critique

Une ribambelle d'enfants, des flics et des filous, des seconds rôles comme s'il en pleuvait, le moins que l'on puisse dire, c'est que **Mercredi folle journée !** compte très large. Voilà un film pas perso pour un sou, dont on pourrait dire - puisqu'on est à Nantes, fief des Canaris - qu'il cultive le beau jeu. Ajoutez à cela une petite note politique - la ville est un ancien bastion des luttes syndicales -, et le « collectif » est complet.

Parmi la quinzaine de personnages, un drôle de zouave émerge : Martin Socoa (Vincent Lindon). Celui-là, on le suivra tout au long de cette journée déraisonnable, ce sacré mercredi censément réservé aux

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

enfants. Père tendre mais absent, éternel ado, Martin l'immaturo s'est jusqu'à rarement occupé de sa fille, Victoria. Cette fois, il a promis. Entre ses obligations de père et ses mauvais penchants (le poker et les courses), il va devoir jongler. Forcément, il s'en passera des vertes et des pas mûres.

L'ébullition est ici le moteur du film. Sa raison d'être. Pascal Thomas a choisi une forme polyphonique, une brassée de récits entrecroisés, à l'image de la ville, de son activité et de sa circulation, encore à échelle humaine. Au cours de cette journée chargée, tout le monde est par monts et par vaux. Outre Martin et Victoria, on fait la connaissance de mères éthérées et de leur progéniture pragmatique, d'un instituteur «anarcho-syndicaliste», d'une kleptomane en guerre avec le grand capital. On passe d'une aventure sur la rivière, en compagnie d'un quatuor d'enfants, au boulot du commissaire Pelloutier, totalement débordé, et vers lequel tous les personnages convergent à un moment ou à un autre.

Cette pérégrination enjouée est une fable sociale, très attachée au service public (flic, militaire, instit...), et qui embrasse toutes les couches de la société (de l'avocat au SDF). Sur le papier, c'est culotté. Mais Pascal Thomas, un cas décidément à part dans le paysage du cinéma français, nous a depuis longtemps habitués à ce genre de défi. Deux ans après le succès de **La dilettante**, il s'en tire encore une fois très bien, évitant pas mal d'écueils, prenant même le risque de notes tragiques à l'intérieur de la comédie.

Tout n'est pas parfait. On pointera par exemple quelques formules de poésie un peu trop poétiques («*elle me fait l'effet d'une femme qui traverse la vie sur des pattes de colombe...*») qui détonnent au milieu d'un film naturellement poétique, simple comme bonjour. On pourra aussi tiquer sur le préchi-prêcha un peu cucul (aimons la vie, restons enfants, etc.) qui sous-tend l'ensemble.

Mais curieusement ces faiblesses participent aussi au vrai charme de cette fantaisie lunatique.

(...) C'est bête à dire, mais il fait bon vivre dans **Mercredi folle journée !** Le film donnerait presque envie de déménager, d'aller habiter Nantes, un personnage à lui tout seul. Cela faisait belle lurette, si l'on met de côté l'exception marseillaise, qu'une ville de province n'avait été si dorlotée et choyée, sans que la description vire au dépliant d'office du tourisme. Le film sillonne le centre mais aussi la périphérie, se perd dans des coins désolés. Le tout en couleurs chatoyantes, avec parfois l'ombre de Jacques Demy qui plane.

Douce utopie, le cinéma de Thomas semble s'inscrire dans une tradition oubliée, celle des artisans français, de Guitry à Rozier. Cinéma archaïque et désuet ? On s'en moque. On est simplement touché de voir un film ainsi préférer la dépense à l'épargne, l'instant au lendemain, l'inutile à l'utile. Vous êtes aussi comme ça ? Allez-y ! Juré craché, vous ne serez pas déçu.

Jacques Morice  
Télérama - 28 Mars 2001

Ayant tourné à Nantes, cité marquée une fois pour toutes du sceau de Jacques Demy, Pascal Thomas en cinéphile délicat a bien entendu évité la citation et le passage Pommeray. Ce qui ne l'empêche pas de réaliser un film enchanté où à plusieurs reprises le dialogue frôle le duo, et le mouvement, la chorégraphie. De même pour l'intrigue, comédie effrénée et surpeuplée qui n'oublie jamais un arrière-monde de profonde mélancolie. Comme la Loire «qui n'est jamais là où on l'attend».

Monde parallèle. Le mercredi étant le jour des enfants, la folle journée de Pascal Thomas est d'abord la leur. Vingt-quatre heures dans la vie de

quelques zozos de plus ou moins dix ans que l'oisiveté scolaire incite à quelques facéties plaisantes (kidnapping, fugue, glande) et à une corvée fondamentale : s'occuper des parents. Papa Martin, agent immobilier un brin désordonné, divorcé toujours en retard d'une pension alimentaire, flambeur plus soucieux de tiercé à Auteuil que de baby-sitting, au point de pratiquement parier sa fille Victoria gagnante dans la cinquième. Mais aussi maman Antonella, bourgeoise lessivée qui traverse la vie sur des pattes de colombe, guidée par la canne blanche d'une toute petite fille-courage. Pascal Thomas se penche sur l'enfance mais n'y tombe jamais, évitant ainsi quelques désastres consubstantiels aux films «à enfants» : le pittoresque publicitaire, le gâtisme régressif ou le cirque des singes savants. Pour lui, l'enfance est bel et bien un monde parallèle dont il se garde de percer les mystères bien qu'il adore en suçoter les boules de gomme. Pour preuve, une des plus belles échappées du film : la virée de quatre gamins à bord d'une péniche à vapeur, sorte d'Atalante des enfants où soudain, tout de grâce, c'est le monde qui frémit et ses utopies encourageantes : «Tu sais ce qui serait bien plus tard ? Ce serait de vivre ensemble sur un bateau.»

C'est plutôt du côté des grands (en taille) que l'on retrouve la patte griffue de Thomas : drôle de zèbre, ouistiti amusant, Babar balourd, perruche hallucinée, folle vache. Quand Thomas épingle, ça pique (cf. **Le chaud Lapin** ou **La dilettante**). (...)

Au bonheur du film, les acteurs sont au paradis : Vincent Lindon, papa cool exténuant de justesse, Olivier Gourmet, flic débordé idoïne, ou Isabelle Carré, femme en perdition qui effectivement «a le visage aussi changeant que le ciel de Nantes». Et les autres, les maris, les femmes, les amants et les enfants qu'il est impossible de tous citer mais qu'il convient de tous embrasser avec une petite prime d'affection pour Armelle,

cleptomane «révolutionnaire» de premier ordre. Sans se délier, **Mercredi folle journée** se termine sur un point d'exclamation : une jeune femme qui soigne une crise d'hypoglycémie la tête en bas, les pieds en l'air, sur le capot d'une Fiat 500 aussi rouge qu'improbable. «Je suis bien, là!», dit-elle. Et nous donc !

Gérard Lefort  
*Libération - 29 Mars 2001*

(...) Au centre de ces tribulations est placé Vincent Lindon en père absent, malhonnête et joueur invétéré, flanqué pour la journée de sa gamine de dix ans, Victoria, dont il est censé s'occuper chaque semaine et qu'il n'a pas vue depuis six mois. Parmi les condisciples de Victoria, on suivra l'histoire de quatre mômes fuguant pour une virée poétique et sentimentale sur l'Erdre, de quatre autres recueillant un tout petit garçon perdu dans la rue, de la copine de Victoria et de sa maman, dont le comportement étrange connaîtra une issue tragique, de la mère qui néglige ses rejets pour essayer de pallier les bêtises de sa sœur, des efforts du commissaire pour endiguer les petits ruisseaux d'âneries des uns et affronter les tragédies qui parfois s'y mêlent, tout en s'inquiétant pour son épouse, par ailleurs capitaine d'infanterie de marine, très très enceinte et qui nonobstant refuse de se tenir tranquille.

Menée avec vivacité, cette farandole tragi-comique frappe d'emblée par sa capacité à croquer des personnages et des situations, à les mettre en scène avec verve et humour. D'autant que le film est émaillé de petits sketches impeccablement exécutés : celui où l'institut anar (Christian Morin) explique à ses élèves qu'il n'est rien de plus utile à apprendre que ce qui semble inutile, comme le pluriel d'amour, délice et

orgue ; celui du vieux prof de musique (Roger Trapp) démontrant les vertus de la cantate à de jeunes amateurs de rap ; Luis Rego génial en joueur congénital et mélancolique négociant avec son épigone Lindon ; l'avocat de celui-ci dans ses procès pour pensions alimentaires impayées (Hervé Pierre) se la jouant ténor du barreau ; et Catherine Frot pour une homérique scène de rupture avec le même Lindon, qui a ajouté l'infidélité à ses innombrables turpitudes.

Avec ce genre de carburant, il suffit de bien contrôler le régime du moteur, et ça avance tout seul. C'est le sentiment qu'on commence à ressentir au bout de trois quarts d'heure, passé les effets plutôt joyeux de cette opération menée à la baguette. Dans le dossier de presse figure une citation attribuée à La Bruyère : "C'est un métier de faire un film comme de faire une pendule." Pour le meilleur et pour le pire, ce Mercredi est effectivement fabriqué comme une pendule, avec agencement précis des rouages qui font sourire et des ressorts qui font s'émouvoir, morale passe-partout (les adultes sont des enfants comme les autres, oh ?), équilibre de scénariste-épicière qui fait naître un bébé pour rendre acceptable la mort d'une femme. On peut en reconnaître le savoir-faire, on peut aussi espérer un peu plus d'un film : du souffle, de l'espace, du risque.

Ce regret ira en s'aggravant à mesure que s'accumulent les répliques calibrées, les scènes à effet et les coups de coude pour faire rire et pleurer selon les recettes les mieux éprouvées. Il est amplifié par le fait que cette mécanique utilise des enfants dans la plupart des rôles. Les petits acteurs sont tous impeccables, mignons, touchants, efficaces, ils méritent tous une note excellente à la sortie de la classe de Pascal Thomas. Rien chez eux ne trouble ni n'inquiète. Ou plutôt si : dans un petit rôle, un enfant parmi tous, visiblement choisi pour rappeler le Jean-Pierre Léaud des **400 Coups** (Antoine

Chamaillard), porte l'unique principe d'incertitude de ce film réglé comme un automate. Sa présence ne fait qu'accuser le contraste, et la limite, de cette **Folle Journée** bien remplie, où ne manque que la liberté.

Jean-Michel Frodon  
*Le Monde - 28 Mars 2001*

"Pascal Thomas, réalisateur de **La Dilettante**, signe un film d'une grande liberté créatrice, une œuvre de vagabondage (à la Rozier) comédie riche d'une judicieuse alternance des genres, gaieté et gravité, humour et réflexion. Le monde des enfants est restitué avec naturel, drôlerie, grâce et subtilité. Rarement depuis Truffaut, le cinéma français avait porté un regard aussi lucide et tendre. Avec l'univers des adultes, le cinéaste brosse une série de portraits masculins et féminins attachants où chacun, dirait Renoir, a ses raisons. Pascal Thomas ne dissimule pas une tendresse pour eux, qu'il ne juge pas, ne méprise pas, même si le trait et le dialogue sont parfois caustiques, voire cruels. Mais le réalisateur donne à pratiquement chaque personnage sa chance et tout le lait de la tendresse humaine irrigue les rapports psychologiques, sociaux, familiaux, amoureux, qu'ils soient conflictuels ou amicaux. Un film d'aujourd'hui mais dont on se demande si on en fera encore longtemps de semblable".

A.F.C.A.E.

## Le réalisateur

Il ne faut jamais désespérer de Pascal Thomas. Tel le phénix renaissant de ses cendres, ce drôle d'oiseau, ou de zozo, ressurgit toujours quand on le croyait perdu. Vingt-sept ans après la trilogie provinciale de ses débuts, suivie d'une carrière à éclipses, le voilà qui réalise à cheval sur deux siècles un doublé rédempteur, avec **La dilettante** (1999) et **Mercredi, folle journée !** (2001).

Alors que celle-ci marquait un renouveau dans la continuité, celui-ci constitue un pèlerinage aux sources de l'inspiration «pascalienne» : la France et l'enfance. Ce n'est pas par hasard que **Mercredi** se déroule à Nantes, en province profonde, dans ce lieu privilégié du cinéma français, cette ville magique (comme l'est aussi Lyon, à l'opposé) où Jacques Demy nous enchantait avec **Lola**. S'il lui est arrivé de succomber aux sirènes nécessaires du parisianisme, Pascal Thomas n'en a pas renié pour autant son héritage poitevin et sa culture gâtinaise. Le retour à l'enfance rend plus significatif son ressourcement. On ne peut pas dire que Thomas retombe en enfance, vu qu'il n'en est jamais tout à fait sorti (ce qui lui évitera d'ailleurs d'y retomber sur le tard). Il est resté à jamais cet adolescent attardé des Zozos, dont il a gardé l'âge mental dans son immaturité affective insolente. En cela, il est l'expert de cet «âge ingrat» qui ne mérite plus son nom quand il s'étale sur toute une vie...

Entre-temps, il n'est pas sûr que Thomas ait vraiment «grandi» de film en film, ne frayant qu'épisodiquement avec les adultes, qui ont le tort à ses yeux de ne pas considérer la vie comme une cour de récréation, un lieu où l'on se fend bien la gueule (au double sens coluchien du terme).

Dans **Mercredi**, ce vrai-faux adulte, à l'énergie vitale intacte et débordante, se retrouve en parfaite connivence avec ses petits copains et copines d'école, alors qu'il a à peu près l'âge de leurs

parents, du commissaire bon enfant et de l'instituteur débonnaire. Dieu merci, il ne se fait pas passer pour un père modèle, tant s'en faut, et on n'en eût rien cru. Zozo il était, zozo il est resté dans l'exercice de son irresponsabilité paternelle, comme en témoigne la folle journée de son interprète, son double Vincent Lindon, constamment «en crise». S'il pouvait parler de **La dilettante** comme Flaubert de la Bovary, il peut dire du père indigne mais aimant de **Mercredi** : c'est moi. Et comme sa fille, c'est vraiment sa fille, à la ville comme à l'écran, on voit très bien où il veut en venir : le mercredi n'est pas le jour où l'on confie les enfants à leurs parents, plus ou moins séparés, mais plutôt les parents à leurs enfants. Il n'est pas interdit d'espérer que c'est à eux, sujets de dissension, de les réconcilier, qui sait ? N'est-ce pas eux qui, du haut de leurs dix ans, ont vraiment «l'âge de raison ? ».

Bien qu'il ait oublié de mûrir, Pascal Thomas a fait des progrès dans l'art de filmer qui, malgré qu'il en ait, compte plus à nos yeux que son art de vivre. Il n'est pas seulement ce «glouton optique» qui, en bon myope, ne perd pas une miette de ce qu'il a sous le nez. Il est également un goinfre olfactif. Toujours à l'affût, Thomas sent les choses et les gens avec une acuité sensorielle de gamin aux champs. Cependant, les grands ne sont pas tout à fait hors-champ ni hors-jeu dans **Mercredi, folle journée !** Le plus souvent, leur panique existentielle devient source de comique dès qu'ils sont complètement dépassés au moment où ils croient avoir la pleine maîtrise de la situation. Mais ce comique est souvent sur le fil du rasoir, comme chez les maîtres italiens du metteur en scène. Le manège dramatique peut aussi bien s'emballer pour verser dans la bouffonnerie que dans le tragique poignant. Deux séquences sont particulièrement révélatrices de ce mélange des genres ou de cette ambiguïté des tons : celle de

la mort en douce que l'on regarde «sur la pointe des pieds» et celle de la naissance à laquelle, sans en avoir l'air, il nous convie en compagnie de toute la «Société française» (sujet, personnage principal du film ?) qui, dirait-on, semble avoir pris la micheline ce jour-là.

C'est lors de la seconde séquence, apparemment hors sujet, que **Mercredi** atteint son apogée. Et c'est au moment de basculer, croit-on, dans la cocasserie la plus terre à terre, populaire et même la plus triviale, que le film culmine dans le panthéisme le plus lyrique. Jamais depuis **Une partie de campagne** on n'avait filmé un coin perdu de la France profonde avec une caméra aussi voluptueuse. La beauté et l'émotion naissent de la couleur du ciel, du vent dans les hautes herbes, des cris et des chants mêlés dans cet impromptu ferroviaire improbable. Un jour ordinaire est devenu un jour miraculeux. Et si Pascal Thomas qui, à l'évidence, «jamais n'a chanté si haut et si bien», plutôt qu'un comique gaulois fût, mine de rien, un poète de l'écran ?

Par Roland Duval  
*Dossier Distributeur*

## Filmographie

<b>La dilettante</b>	1999
<b>Mercredi folle journée</b>	2001

### Documents disponibles au France

Le Monde - 28 Mars 2001  
Télérama - 28 Mars 2001  
Libération - 29 Mars 2001  
Positif n°482 - Avril 2001